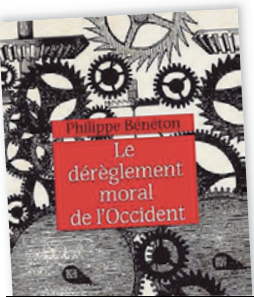


Le charme d'un professeur en cravate

Une critique sans concession d'une modernité occidentale qui « donne au conformisme le nom de liberté et au dérèglement moral le nom d'émancipation ».

LE DÉRÈGLEMENT MORAL DE L'OCCIDENT.
PHILIPPE BÉNÉTON.
Éditions du Cerf, 272 p., 22 €.



CHRONIQUE
Éric Zemmour
ezemmour@lefigaro.fr

La bataille des idées ressemble de plus en plus à un match de handball. Deux équipes s'affrontent ; chacune attaque et défend à son tour ; la balle (les arguments) passe de main en main avant qu'un des joueurs trouve un trou dans la défense adverse et marque un but. Alors, la balle remonte le terrain en sens inverse. Les deux équipes changent de nom mais c'est toujours le même match : les progressistes contre les réactionnaires ; les modernes contre les anciens ; les mondialistes contre les patriotes ; les multiculturalistes contre les racines chrétiennes de la France ; les droits de l'homme contre les droits du citoyen ; la méthode globale contre la méthode syllabique ; le pédagogisme contre l'école de Jules Ferry ; le parti de l'Autre contre le parti du peuple ; les islamophiles contre les islamophobes ; les européistes contre les souverainistes ; les féministes contre le mâle blanc de cinquante ans. Les premiers ont le pouvoir - machine d'État, machine médiatique, et culturelle ; les seconds bénéficient d'un soutien populaire croissant.

On peut jouer dans une équipe et reconnaître la valeur d'un adversaire. On peut jouer dans une équipe et apprécier un coéquipier de choix. Philippe Bénétton est de ces pros à l'ancienne qu'on souhaite aux nouvelles générations. Clair, précis, mesuré, maniant l'ironie et la parodie avec l'art de ceux dont l'im-mense culture est devenue une seconde

nature. Dans l'équipe de handball des Anciens, il est de ces joueurs qui ne surprennent pas l'adversaire par des coups inédits, mais qui ne perdent aucun ballon. Aucun argument n'est neuf, mais leur formulation est toujours acérée. Ce prof en cravate est un redoutable adversaire pour ses collègues qui n'en portent pas. Cet héritier de Péguy reprend la bataille de la « Nouvelle Sorbonne » là où le maître l'a laissée pour aller se faire tuer sur le front de la guerre de 14, celle qui défend les humanités contre les sciences humaines, l'autonomie du politique contre l'asservissement aux sciences sociales, ou la richesse des identités contre la logique impérialiste de l'économisme qui conduit à un monde « universellement prostitutionnel parce que universellement interchangeable » (Péguy).

« Tout est politique », disent les lanceurs de pavé en mai 68. Il est temps et il est justice que les pavés leur reviennent

Nos mauvais maîtres démasqués n'entendent pas abdiquer comme nos anciens rois qui préféreraient fuir pour ne pas tirer sur le peuple ; eux tireront sans état d'âme. Ils ont déjà installé les canons

dans la figure comme des boomerangs. La contre-offensive doit être à la fois philosophique et universitaire, éthique et esthétique, juridique et idéologique. Notre professeur mène le combat tous azimuts car il sait que tout est lié. Il dénonce avec verve les talents « d'illusionnistes » de ces spécialistes des sciences de l'éducation qui n'ont jamais enseignés, de ces petits maîtres des sciences

humaines qui cachent derrière leur prétention mathématique et scientifique, un impérialisme idéologique, l'arrogance de Bourdieu et de ses émules, sans oublier la fumisterie clinquante des étudiants féministes. Notre professeur émérite à la faculté de droit et de sciences politiques de Rennes n'oublie pas de revenir sur le coup d'État juridico-politique opéré en toute impunité depuis des décennies par les grands juges occidentaux, de la Cour européenne des droits de l'homme à la Cour suprême américaine, qui se sont émancipés des textes qu'elles étaient censées appliquer pour forger de toutes pièces un droit au service des individus et des minorités, un droit où « la non-discrimination est devenue une arme de subversion contre la nation, la famille, l'Église, l'école... ».

Notre auteur n'est pas un réactionnaire exalté ni un fanatique du c'était mieux avant, ainsi que les joueurs de l'équipe adverse voudront le caricaturer. « Il est un temps pour chaque chose. Il y a un temps pour parler en faveur des institutions, des charges, des formes, il y a un temps pour parler contre. Aujourd'hui, le temps est au plaideur parce que les institutions sont

battues en brèche, hier, nombre de critiques étaient bienvenues parce que les institutions pouvaient être étouffantes. »

Mais le temps est venu car l'état de décomposition de nos sociétés est fort avancé : « Les étudiants qui entrent en faculté après ce simulacre d'examen qu'est devenu le baccalauréat ont deux caractéristiques : ils ne savent pas, ils ne savent pas qu'ils ne savent pas. »

Le simulacre de nos sociétés fondées sur l'autonomie individuelle et la liberté et qui ne favorisent en vérité que le conformisme et le dérèglement moral, apparaît désormais aux yeux de tous : « Le bien et le mal n'ont pas disparu des esprits et des discours, seulement ils ont changé de nom et ils ont changé de place... Les hommes modernes en général se laissent prendre à un discours qui utilise un double langage. Les hommes émancipés du rang se font duper par les hommes émancipés en chef. »

Mais nos mauvais maîtres ainsi démasqués et conspués n'entendent pas abdiquer comme nos anciens rois qui préféreraient fuir pour ne pas tirer sur le peuple ; eux tireront sans état d'âme. Ils ont déjà installé les canons : « La haine de la haine, réelle ou supposée, permet de haïr en toute bonne conscience », note, sarcastique, notre professeur. Qui ne tombe pas non plus dans le panneau des campagnes compassionnelles pour tous les migrants de la terre et toutes les minorités adoules : « Dans notre monde, la compassion débordante et le respect d'autrui dépérit. »

Deux buts de plus pour son équipe : notre professeur a bien joué son rôle et sa partition dans un match difficile dont l'enjeu est vital pour le destin de la France, de l'Occident. Il s'efforce de sauvegarder ce qui peut encore l'être d'une certaine idée de l'homme héritée du christianisme, car il a saisi qu'à force de subir les assauts de la déconstruction et de la dérision, cette incommensurable légèreté de l'être moderne conduit notre civilisation au chaos et à la mort : « Pour les Anciens, la vie était une tragédie, pour les chrétiens, elle est un drame, pour les Modernes tardifs, elle se réduit à un feuilleton. » Encore un beau bu professeur ! ■

Un témoin mélancolique de l'Amérique

Le journaliste politique Ron Suskind, également professeur à Harvard, broie du noir. De passage à Paris, il évoque les illusions des années Bush, les faiblesses des années Obama et les clowneries de Trump.



TÊTE À TÊTE
Charles Jaigu
cjaigu@lefigaro.fr

Dans la catégorie des reporters politiques à gros tirage, voici Ron Suskind. C'est un petit homme chaleureux, qui tourne à 4 000 tours minute et parle comme une mitrailleuse. Il brosse à coups de formules chocs un tableau d'une Amérique au bord de « la guerre civile ». Il est aujourd'hui prof à Harvard, mais il a commencé sa carrière au Wall Street Journal, qu'il a quitté au début des années 2000 pour se mettre à son compte et écrire des livres. Suskind a 57 ans et il a couvert les présidences Bush junior et Obama, sur lesquelles il a écrit deux livres traduits en Français - *Le Roman noir de la Maison-Blanche*, sur les années Bush, et *Obama, la Vérité* (Éd. Saint-Simon). Nous le rencontrons à Paris où il est de passage pour présenter un livre d'une tout autre nature, sur son fils autiste. Il y raconte comment l'enfant mutique est peu à peu sorti de son monde grâce à son obsession pour les films de Disney. Une « thérapie par la passion » qui s'est révélée ne pas être une impasse - contrairement au diagnostic de nombreux spécialistes. Le livre est adapté en documentaire et vient d'être nommé aux Oscars. Cette épreu-

ve familiale a emmené Ron Suskind très loin des intrigues washingtoniennes, au pays de Bambi et Quasimodo, dont son fils connaît des passages par cœur.

Mais le journaliste qu'il est continue d'avoir les deux yeux braqués sur la politique américaine. Un marien aux cheveux oranges s'est installé à la Maison-Blanche. Il est le résultat d'une maturation lente dont Ron Suskind nous jure qu'il l'a vue venir de très loin. « Cela faisait des années que je sentais la majorité silencieuse se détacher de la mondialisation. Les élites des deux rives ne pouvaient pas voir la profondeur du gouffre qui les séparait de l'Amérique profonde. » On pourra noter au passage, et Ron Suskind en convient, que « Hillary devance Trump de trois millions de voix », ce qui a lancé « des propositions légitimes pour revoir le mode de désignation d'un président ». Mais Trump est dans la place. À cela, plusieurs causes lointaines ou proches. La plus évidente, aux yeux de Suskind, est l'échec d'Obama à réduire les inégalités à l'intérieur du pays.

Un échec qui s'explique en partie par « son impuissance à réformer Wall Street » au seul moment où cela aurait été possible, après la crise de 2008. Secondé par une équipe aux relations incestueuses avec les banques, le président a raté « cette opportunité ». Il avait en effet la majorité du Congrès avec lui. Il pouvait mener un combat pour dompter les barons noirs de la finance américaine, dont même le financier Warren Buffett a souvent dénoncé les excès. « Il

n'a pas saisi la chance historique qui s'offrait à lui de restructurer Wall Street de fond en comble. » Le président sortant n'avait pas suffisamment la volonté de déplaire. Pas suffisamment de volonté de faire. Il avait tendance à « admettre que les attaques de ses adversaires étaient aussi recevables que sa proposition, indiquer les faiblesses de ses mesures et accorder à ses opposants un statut égal au sien pour y trouver des solutions, comme s'ils étaient des joueurs fair-play et bien intentionnés ».

De ce point de vue, la route qu'emprunte Trump est tout le contraire. Il n'est vraiment pas tétanisé par la complexité du monde, et le réseau des contraintes qui inhibe la plupart des décisions. Cette route a été préparée et balisée par deux de ses prédécesseurs républicains : Reagan et Bush junior. Elle jaillit d'une confiance dans l'aptitude illimitée des États-Unis à imposer leur agenda aux autres, même s'il est fantasque. Suskind nous rappelle son scoop préféré, publié dans le *New York Times* en 2004. Une conversation qu'il avait eue, au cours de l'été 2002, avec un conseiller de George Bush : « Vous croyez que les solutions émergent de votre analyse de la réalité observable. Ce n'est plus de cette manière que le monde marche réellement. Nous sommes un empire maintenant et, lorsque nous agissons, nous créons notre propre réalité. Et pendant que vous étudiez cette réalité, judicieusement, nous agissons à nouveau et nous créons d'autres réalités nouvelles, et c'est ainsi que les choses se passent. Nous sommes les acteurs de l'histoire. Et vous, vous tous, il ne vous reste qu'à étudier ce que nous faisons. » La phrase « Nous sommes un empire maintenant et nous créons notre propre réalité » est devenue culte. Elle est le slogan de ceux qui croient en la suprématie de la conviction énérgique, ou de la foi aveuglée sur une réalité jugée docile aux ordres et aux oukases. Ceux qui croient encore qu'il y a « des faits et une réalité » sont donc des ringards. Tout ça, c'était bien avant « la démocratie post-factuelle ». Elle était pourtant bien là, niant, par exemple, l'existence des armes de destruction massive en Irak.

À l'époque, Suskind avait rapporté une autre anecdote du même tonneau. Mis en garde par le secrétaire au Trésor sur la gravité des déficits, Dick Cheney lui répondit : « Les déficits n'ont aucune importance, Reagan l'a prouvé. » Evi-

demment, on ne peut que trop aisément tirer le fil et le rattacher à la patte folle de Donald Trump. « Trump a parfaitement vu la réalité de la crise américaine, qui vient de la stagnation du niveau de vie pour la classe moyenne. Mais il s'est dit qu'il allait capter leur consentement sur des bases irréalistes. Tout d'abord en leur promettant de « saisir le nez de l'établissement ». Ensuite, en promettant d'arrêter le barum de la mondialisation. Il s'est adressé à des gens qui se sentent pris pour des clowns, et maintenant ils ont mis un clown à la Maison-Blanche. »

C'était un pays providentiel, dont la brillante cité était sur la colline. La cité a-t-elle roulé en bas de la colline ? C'est la thèse du livre publié ces jours-ci par Alexandre Adler - *La Chute de l'Empire américain* (Éd. Grasset). Cet empire n'est-il plus capable de « créer sa propre réalité » ? Il ne le pourra que si le reste du monde continue de le vouloir en achetant cette fameuse dette dont les États-Unis se lavent les mains et qui est devenue « notre problème », comme l'avait dit le secrétaire au Trésor en 1971, après la fin des accords de Bretton-Woods.

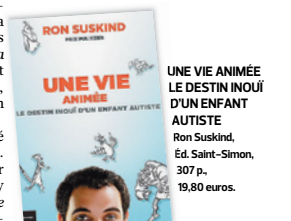
Mais jusqu'à quand le monde acceptera-t-il de financer cette dette abyssale ? En attendant, l'Empire peut continuer de « créer sa propre réalité », même si elle lui revient dans la figure, sous la forme d'une politique désastreuse au Moyen-Orient et d'un divorce profond entre l'Amérique des laissés-pour-compte et les plus riches. Suskind en tout cas n'est pas de ceux qui voient dans les éclats de Trump une position de négociation pour arriver à un accord raisonnable avec ses partenaires ou ses adversaires. « Il a parfaitement compris le concept de reality show, qui repose sur l'effet de surprise permanent, il est imprévisible. » L'Amérique est un problème. Mais elle n'est plus notre solution. ■

Trump a parfaitement compris le concept de « reality show », qui repose sur l'effet de surprise permanent, il est imprévisible

RON SUSKIND



SEBASTIEN SORIANO/LE FIGARO



UNE VIE ANIMÉE
LE DESTIN INOÛI
D'UN ENFANT
AUTISTE
Ron Suskind,
Éd. Saint-Simon,
307 p.,
19,80 euros.